

Tout était là, rassemblé autour de lui. MONSIEUR avait ce qui lui fallait : le véhicule, le chien, les armes, le point de départ et le but.

Il n'avait plus qu'à tourner la clef, passer la première, appuyer sur l'accélérateur.

Il choisirait les stations-services avec soin. Il lui faudrait du silence, il fuirait celles trop lumineuses, trop propres, celles où la queue des véhicules formerait un cortège ronflant, avec des enfants courant pour aller aux toilettes, des camionneurs au yeux cernés prenant un café ou des touristes riant pour on ne sait quoi. Il lui faudrait des stations esseulées, des stations du bout du monde, avec juste ce qu'il faut de bienséance dans les bonjours, les ça-fera-tant, les au-revoir et bonne-route, ou parfois encore moins, il-voudra-le-plein et puis l'argent posée sur le comptoir et la monnaie qu'il fourguerait dans sa poche.

Il ouvrirait la porte passager pour laisser le chien courir sans risque. Celui-ci tournerait un moment sur lui même, reniflerait alentours puis filerait pour pisser contre un poteau.

Des épiceries aussi, il y achèterait quelques fruits quand il y en aurait, de la charcuterie, un bout de pain, un morceau de fromage et du vin. De quoi tenir jusqu'au prochain plein. Mais, à vouloir échapper à la foule, il tomberait en panne. Ils se retrouveraient, lui et le chien, à sentir le moteur de la voiture s'arrêter de tourner, et soudain le seul roulement des pneus sur l'asphalte, le glissement en roue libre ralentissant doucement, se dirigeant vers le bas côté et s'arrêtant. C'est là qu'il vendrait son premier article de quincaillerie.

Il ouvrirait le coffre pour y prendre une boîte, la première boîte qui lui tomberait sous la main. Il ne regarderait même pas ce qu'elle contiendrait : un ustensile de cuisine, un outil, un presse-purée ou une bouilloire portative. Elle lui permettrait d'acheter quelques litres de gasoil pompés à même le réservoir d'un vieux tracteur. Puis ils repartiraient, le break, le

chien et lui, toujours un peu plus loin, sans un regard en arrière, fixés sur l'objectif, fixés sur la cité qui l'attendait, Fjerīng la somptueuse, Fjerīng où il prendrait le pouvoir, Fjerīng avec sa colline pour voir plus loin encore, Fjerīng pour achever son épopée, en finir avec ce voyage.

Il lui faudrait aussi des personnages hauts en couleur, des rencontres étranges, des compagnons de bord de route, des beuveries insensées dans des auberges fumeuses, des discussions jusqu'à l'aube et des embrassades d'ivrognes. Il lui faudrait des chemins sinueux ou des autoroutes hypnotiques. Il verrait des pays où les frontières formeraient des lignes sombres traversées de rangées d'infanteries et de colonnes de blindés. Il traverserait des villages où des cirques ambulants s'enfonceraient dans le sol, dont les caravanes arrêtées verraient leurs roues recouvertes d'une végétation noire et grimpante. Il s'esquinterait le corps à travailler dans des usines gigantesques pour gagner, avec quelques pièces par jour, le prix de sa liberté. Il échapperait de peu à des embuscades dressées au coeur des forêts, et il vendrait sa peau pour ne pas voir tomber entre des mains ignorantes les restes de la Maison Flastair. Il rejoindrait une troupe d'histriens, de comédiens ignares, et il jouerait sur des places de villes où des populations affamées viendraient les applaudir. Il grimperait dans des tours, s'enfoncerait en des caves, accompagné du vent des tempêtes d'hiver, et il retrouverait le chien mort, congelé sur le fauteuil passager au pied d'un immeuble de banlieue.

*Il n'avait plus qu'à tourner la clef, passer la première, appuyer sur l'accélérateur.*